

**Texte n°1 : le portrait du père Grandet** [*Ancien tonnelier d'une extrême avarice, le père Grandet a amassé une fortune colossale à partir de spéculations réalisées sous la Restauration. Voici son portrait.*]

1 Il n'allait jamais chez personne, ne voulait ni recevoir ni donner à dîner ; il ne faisait jamais de bruit, et semblait économiser tout, même le mouvement. Il ne dérangeait rien chez les autres par un respect constant de la propriété. Néanmoins, malgré la douceur de sa voix, malgré sa tenue circonspecte, le langage et les habitudes du tonnelier perçaient, surtout quand il était au logis, où il se contraignait moins que partout ailleurs. Au physique,

5 Grandet était un homme de cinq pieds<sup>1</sup>, trapu, carré, ayant des mollets de douze pouces<sup>2</sup> de circonférence, des rotules noueuses et de larges épaules, son visage était rond, tanné, marqué de petite vérole ; son menton était droit, ses lèvres n'offraient aucune sinuosité, et ses dents étaient blanches; ses yeux avaient l'expression calme et dévoratrice que le peuple accorde au basilic<sup>3</sup> ; son front, plein de rides transversales, ne manquait pas de protubérances significatives ; ses cheveux jaunâtres et grisonnants étaient blancs et or, disaient quelques jeunes

10 gens qui ne connaissaient pas la gravité d'une plaisanterie faite sur monsieur Grandet. Son nez, gros par le bout, supportait une loupe<sup>4</sup> veinée que le vulgaire<sup>5</sup> disait, non sans raison, pleine de malice. Cette figure annonçait une finesse dangereuse, une probité sans chaleur, l'égoïsme d'un homme habitué à concentrer ses sentiments dans la jouissance de l'avarice et sur le seul être qui lui fût réellement de quelque chose, sa fille Eugénie, sa seule héritière. Attitude, manières, démarche, tout en lui, d'ailleurs, attestait cette croyance en soi que donne l'habitude

15 d'avoir toujours réussi dans ses entreprises. Aussi, quoique de mœurs faciles et molles en apparence, monsieur Grandet avait-il un caractère de bronze. Toujours vêtu de la même manière, qui le voyait aujourd'hui le voyait tel qu'il était depuis 1791. Ses forts souliers se nouaient avec des cordons de cuir; il portait en tout temps des bas de laine drapés, une culotte courte de gros drap marron à boucles d'argent, un gilet de velours à raies alternativement jaunes et puce<sup>6</sup>, boutonné carrément<sup>7</sup>, un large habit marron, à grands pans, une cravate noire et un chapeau de

20 quaker<sup>8</sup>. Ses gants, aussi solides que ceux des gendarmes, lui duraient vingt mois et, pour les conserver propres, il les posait sur le bord de son chapeau à la même place, par un geste méthodique. Saumur ne savait rien de plus sur ce personnage.

*Eugénie Grandet* (1833), Balzac

---

1 Un pied vaut 0,342 m. Grandet mesure donc 1,62 m.

2 Le pouce valait 0,027 m. Les mollets de Grandet mesurent donc 0,324 m.

3 Serpent fabuleux au regard mortel.

4 Protubérance de chair.

5 Les gens ordinaires.

6 D'un rouge assez foncé.

7 En carré.

8 Avec de larges bords.

**Texte n°2 : La mort de Gavroche** [*Le petit Gavroche, fils des Thénardier devenu gamin des rues, trouve la mort sur les barricades, le 5 juin 1832, lors d'une manifestation républicaine.*]

1 A force d'aller en avant, il parvint au point où le brouillard de la fusillade devenait transparent.  
Si bien que les tirailleurs de la ligne rangés et à l'affût derrière leur levée de pavés, et les tirailleurs de la banlieue massés à l'angle de la rue, se montrèrent soudainement quelque chose qui remuait dans la fumée.

5 Au moment où Gavroche débarrassait de ses cartouches un sergent gisant près d'une borne, une balle frappa le cadavre.

- Fichtre ! fit Gavroche. Voilà qu'on me tue mes morts.

Une deuxième balle fit étinceler le pavé à côté de lui. Une troisième renversa son panier. Gavroche regarda, et vit que cela venait de la banlieue.

10 Il se dressa tout droit, debout, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, l'œil fixé sur les gardes nationaux qui tiraient, et il chanta :

*On est laid à Nanterre,  
C'est la faute à Voltaire,  
Et bête à Palaiseau,  
C'est la faute à Rousseau.*

15 Puis il ramassa son panier, y remit, sans en perdre une seule, les cartouches qui étaient tombées, et, avançant vers la fusillade, alla dépouiller une autre giberne<sup>9</sup>. Là, une quatrième balle le manqua encore. Gavroche chanta :

*Je ne suis pas notaire,  
C'est la faute à Voltaire,  
Je suis petit oiseau,  
C'est la faute à Rousseau.*

20 Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet :

*Joie est mon caractère,  
C'est la faute à Voltaire,  
Misère est mon trousseau,  
C'est la faute à Rousseau.*

25 Cela continua ainsi quelque temps.

Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche, fusillé, taquinait la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup. C'était le moineau becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant. Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte, puis bondissait, disparaissait, reparaisait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez, et cependant pillait les cartouches, vidait les gibernes et remplissait son panier. Les insurgés, haletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait ; lui, il chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme ; c'était un étrange gamin fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, il était plus lesté qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort ; chaque fois que la face camarde<sup>10</sup> du spectre s'approchait, le gamin lui donnait une pichenette.

35 Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri ; mais il y avait de l'Antée<sup>11</sup> dans ce pygmée ; pour le gamin toucher le pavé, c'est comme pour le géant toucher la terre ; Gavroche n'était tombé que pour se redresser ; il resta assis sur son séant, un long filet de sang rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter :

*Je suis tombé par terre,  
C'est la faute à Voltaire,  
Le nez dans le ruisseau,  
C'est la faute à...*

45 Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler.

*Les Misérables* (1862), V, 1, Victor Hugo

9 Boîte où les soldats rangeaient leurs cartouches.

10 La camarde : la mort.

11 Géant mythologique qui retrouvait sa force en touchant la terre, sa mère.

**Texte n°3 : La découverte du « Voreux »** [*Ouvrier sans ressources, Étienne Lantier découvre au début du roman, le « Voreux », le plus grand puits de la mine qui deviendra son lieu de travail.*]

- 1 Il ne comprenait bien qu'une chose: le puits avalait des hommes par bouchées de vingt et de trente, et d'un coup de gosier si facile, qu'il semblait ne pas les sentir passer. Dès quatre heures, la descente des ouvriers commençait. Ils arrivaient de la baraque, pieds nus, la lampe à la main, attendant par petits groupes d'être en nombre suffisant. Sans un bruit, d'un jaillissement doux de bête nocturne, la cage de fer montait du noir, se calait sur les verrous,
- 5 avec ses quatre étages contenant chacun deux berlines<sup>12</sup> pleines de charbon. Des moulineurs<sup>13</sup>, aux différents paliers, sortaient les berlines, les remplaçaient par d'autres, vides ou chargées à l'avance des bois de taille. Et c'était dans les berlines vides que s'empilaient les ouvriers, cinq par cinq, jusqu'à quarante d'un coup, lorsqu'ils tenaient toutes les cases. Un ordre partait du porte-voix, un beuglement sourd et indistinct, pendant qu'on tirait quatre fois la corde du signal d'en bas, "sonnant à la viande", pour prévenir de ce chargement de chair humaine.
- 10 Puis, après un léger sursaut, la cage plongeait silencieuse, tombait comme une pierre, ne laissait derrière elle que la fuite vibrante du câble.
- C'est profond ? demanda Étienne à un mineur, qui attendait près de lui, l'air somnolent.
  - Cinq cent cinquante-quatre mètres, répondit l'homme. Mais il y a quatre accrochages au-dessus, le premier à trois cent vingt.
- 15 Tous deux se turent, les yeux sur le câble qui remontait.  
Étienne reprit:
- Et quand ça casse ?
  - Ah! quand ça casse...
- Le mineur acheva d'un geste. Son tour était arrivé, la cage avait reparu, de son mouvement aisé et sans fatigue.
- 20 Il s'y accroupit avec des camarades, elle replongea, puis jaillit de nouveau au bout de quatre minutes à peine, pour engloutir une autre charge d'hommes. Pendant une demi-heure, le puits en dévora de la sorte, d'une gueule plus ou moins gloutonne, selon la profondeur de l'accrochage où ils descendaient, mais sans un arrêt, toujours affamé, de boyaux géants capables de digérer un peuple. Cela s'emplissait, s'emplissait encore, et les ténèbres restaient mortes, la cage montait du vide dans le même silence vorace.

*Germinal* (1885), Émile Zola, I, 3

---

12 Wagonnet permettant de transporter le charbon.

13 Ouvriers qui chargent le charbon ramené du fond.

**Texte 4 : Une journée de vente dans le grand magasin « Au Bonheur des dames »**

Zola décrit dans ce roman la naissance des grands magasins à Paris sous le second Empire. Dans l'extrait, Octave Mouret, propriétaire du grand magasin « Au bonheur des dames », a organisé une vente qui connaît un succès phénoménal. A la fin de la journée, celui-ci contemple les clientes du haut d'un escalier.

1 Et Mouret regardait toujours son peuple de femmes, au milieu de ces flamboiements. Les ombres noires s'enlevaient avec vigueur sur les fonds pâles. De longs remous brisaient la cohue, la fièvre de cette journée de grande vente passait comme un vertige, roulant la houle désordonnée des têtes. On commençait à sortir, le saccage des étoffes jonchait les comptoirs, l'or sonnait dans les caisses ; tandis que la clientèle, dépouillée, violée, s'en  
5 allait à moitié défaite, avec la volupté assouvie et la sourde honte d'un désir contenté au fond d'un hôtel louche. C'était lui qui les possédait de la sorte, qui les tenait à sa merci, par son entassement continu de marchandises, par sa baisse des prix et ses rendus, sa galanterie et sa réclame. Il avait conquis les mères elles-mêmes, il régnait sur toutes avec la brutalité d'un despote, dont le caprice ruinait des ménages. Sa création apportait une religion nouvelle, les églises que désertait peu à peu la foi chancelante étaient remplacées par son bazar, dans les âmes  
10 inoccupées désormais. La femme venait passer chez lui les heures vides, les heures frissonnantes et inquiètes qu'elle vivait jadis au fond des chapelles : dépense nécessaire de passion nerveuse, lutte renaissante d'un dieu contre le mari, culte sans cesse renouvelé du corps avec l'au-delà divin de la beauté. S'il avait fermé ses portes, il y aurait eu un soulèvement sur le pavé, le cri éperdu des dévotes auxquelles on supprimerait le confessionnal et l'autel. Dans leur luxe accru depuis dix ans, il les voyait, malgré l'heure, s'entêter au travers de l'énorme  
15 charpente métallique, le long des escaliers suspendus et des ponts volants. Mme Marty<sup>14</sup> et sa fille, emportées au plus haut, vagabondaient parmi les meubles. Retenue par son petit monde, Mme Bourdelais<sup>15</sup> ne pouvait s'arracher des articles de Paris. Puis, venait la bande, Mme de Boves<sup>16</sup> toujours au bras de Vallagnosc<sup>17</sup>, et suivie de Blanche, s'arrêtant à chaque rayon, osant regarder encore les étoffes de son air superbe. Mais, de la clientèle entassée, de cette mer de corsages gonflés de vie, battant de désirs, tous fleuris de bouquets de violettes, comme pour les noces  
20 populaires de quelque souveraine, il finit par ne plus distinguer que le corsage nu de Mme Desforges<sup>18</sup>, qui s'était arrêtée à la ganterie avec Mme Guibal<sup>19</sup>. Malgré sa rancune jalouse, elle aussi achetait, et il se sentit le maître une dernière fois, il les tenait à ses pieds, sous l'éblouissement des feux électriques, ainsi qu'un bétail dont il avait tiré sa fortune.

*Au Bonheur des dames*, Émile Zola, 1883

---

14 Mme Marty : cliente très dépensière.

15 Mme Bourdelais : cliente.

16 Mme de Boves : comtesse et cliente du grand magasin.

17 Vallagnosc : amant puis mari de Blanche, fille de Mme de Boves.

18 Mme Desforges : maîtresse de Mouret.

19 Mme Guibal : cliente économe.